

Oh! la belle rose.





Geneviève Abgrall

dite Jenny



Samedi 29 novembre 1941

Comme souvent, c'est le silence qui m'éveille. A travers le soupirail de la cave, la lumière est forte, il doit être tard, au moins neuf heures passées. Je me lève doucement, veillant à ne pas réveiller le petit Erwan, le fils des voisins. Le pauvre a pleuré toute la nuit, les alarmes et les explosions n'ont pas vraiment aidé à l'endormir il faut dire. Dans la cuisine, Mamik est en train de servir une chicorée. Alain, le chef de famille Prigent, m'accueille d'un signe de tête, sa femme ne me regarde même pas.

Seule ma grand mère me gratifie d'une caresse sur la joue. C'est tout ce qu'il faut pour me faire sourire. Elle me raconte souvent que j'aurais dû m'appeler Gwen-tout-sourire, mais que mon père a toujours refusé.

Dans le silence constant, le petit déjeuner est vite expédié. Tout en enfilant sa veste, Alain me propose :

- Gen'viève, j'passe par la ferme d'Yvon pour d'la chaume, si tu veux...

- Alain !

Sa femme le regarde d'un air terrible. Elle pourrait se montrer plus polie maintenant que sa famille vit chez ma grand-mère. Mais en même temps, la pauvre, cela l'a bien arrangée que quelqu'un d'autre récolte et répare le toit avant l'hiver. Du coup, je suis plutôt reconnaissante envers Alain.

- Merci, j'ai ma bicyclette, réponds-je.

Je ne sais pas vraiment ce qu'ils peuvent s'imaginer tous les deux. Que je vais coucher avec lui parce que je fais un bout de route sur sa charrette ? Cela m'attriste un peu, mais c'est un sentiment auquel je fais face dès que les gens savent que je suis une putain. Une prostituée quand ils ont envie d'être polis, une grue quand ils veulent plaisanter. Des fois j'en pleure, j'enrage mais il faut vraiment une sale journée pour que ça arrive. Et là encore, y a Madame Germaine qu'a toujours les bons mots pour me redonner le sourire. Après une toilette rapide, je redescends m'habiller. Le petit Erwan dort toujours. Je caresse une dernière fois ses cheveux avant de remonter embrasser ma grand mère. Encore une fois, elle essaie de me convaincre de rester ici, de tout arrêter. Mais ma réponse est toujours la même.

- Tu ne passerais pas l'hiver sans argent, Mamik, et on ne sait pas encore quand le rationnement prendra fin. Et même avec les Prigent à la ferme, je ne veux pas qu'on puisse dire que je ne m'occupe pas de toi.

Ce qui n'est pas totalement vrai. Ma sœur Marie passe au moins une fois par mois. Quelque fois son mari, Fernand, est là également. Ils sont beaux tous les deux. Des fois je les regarde en me demandant si je pourrais connaître ce bonheur un jour. Au fur à mesure que je m'éloigne de la ferme mes pensées quittent doucement la campagne pour revenir vers la ville, les gens et leurs regards, les allemands, le rationnement, les bombardements... et les *Délices de l'Orient*. Là où je travaille, tous les soirs ou presque. Des fois, j'essaie d'imaginer ce que je pourrais faire d'autre, travailler à l'usine ou dans les poissonneries. Mais quand je vois ces vieilles au dos tordu ou ma grand mère aux doigts coupés, je me dis qu'il doit bien y avoir d'autres choses dans la vie. Moi, ce que j'aimerais, ce serait devenir couturière, ou bien peintre. Savoir faire de belles choses. Ou alors m'occuper des gens. Madame Germaine nous dit



toujours de penser à plus tard, comme si on pouvait facilement abandonner ce milieu. D'après elle, la meilleure des solutions c'est de nous trouver un mari. Ah ça je dirais pas non, un grand et fort, gentil et beau mari, ce serait vraiment...

La vue du pistolet me coupe dans mes pensées. Et dans mon élan. Je freine d'un coup sec devant l'homme qui tient l'arme. Il porte une combinaison de pilote et sa jambe est couverte de sang. Il jette des regards rapide sur la route derrière moi. Il a peur.

- Comment tu t'appelles ?

Son français est correct mais son accent le désigne comme un voisin de l'autre côté de la Manche. Je lui donne mon prénom, avec mon sourire de fend-les-coeurs, comme dirait Madame Germaine. Personne n'échappe à ça, pas même cet inconnu, et son pistolet se baisse tranquillement vers le sol.

- J'ai besoin d'aide. Un docteur et quelque part où me cacher.

Il semble visiblement me faire confiance, et ce n'est qu'une fois sur la route que je réalise que je pourrais très bien aller voir les allemands, le dénoncer, peut être même toucher une prime. Mais en plus d'être totalement immoral, agir de la sorte me condamnerait davantage aux yeux des autres. Putain, c'est une chose, collabo, c'en est une autre ! Comme je le dis, c'est pas parce qu'on lève nos jupes qu'il faut baisser notre pantalon.

Deux heures plus tard, après avoir réussi à convaincre le docteur de venir en voiture, je retrouve le pilote au même endroit. Le médecin a peur, mais sous la menace du pistolet, il ne peut faire autrement. Il m'en voudra bien sûr, mais je sais qu'il ne parlera pas, il a lui aussi trop perdu à cause des allemands. Le pilote ne me confie que son prénom : James. Il n'est pas vilain, mais semble vraiment énervé. C'est vrai qu'il vient de tomber en territoire ennemi. Une fois le médecin parti, James se tourne vers moi.

- Emmène moi ailleurs.

J'ouvre de grands yeux devant sa demande. Aucun autre endroit que cette vieille maison en pleine campagne ne me semble plus sécurisé. J'essaye de lui faire comprendre mais il ne veut rien savoir. Par contre, des injures, ça il en connaît un certain nombre finalement. Et réfléchir sous la menace d'un pistolet ne m'aide pas vraiment à me concentrer. Je commence à avoir les larmes qui me montent aux yeux. C'est un de mes gros défaut d'après Mathilde, je suis une pleurnicheuse. Mais qu'est ce que j'y peux moi si je n'aime pas la violence ?

- Je vois bien un endroit mais...

L'anglais agite de nouveau son pistolet, refusant d'écouter mes arguments. Très bien, il ne pourra pas dire que je n'ai pas tenté de le prévenir. Une heure plus tard, je remercie Eugène, notre livreur, pour nous avoir fait profité de sa tournée en camionnette. Il me demande encore une fois si ça va aller. Il a bien vu que l'anglais était méfiant et qu'il sortait un peu trop son pistolet pour nous convaincre, même face au docteur qui lui a soigné sa jambe. C'est vrai que je ne me sens pas vraiment à l'aise, mais le pauvre a bien besoin de quelqu'un, on ne peut pas le laisser seul face aux Allemands. Je rassure Eugène, lui promettant par un baiser de se revoir bientôt et rentre dans les *Délices de l'Orient* retrouver James. Pour l'instant nous sommes les seuls et heureusement ! A peine la porte fermée, il se met à m'insulter, et en bon français. Encore une fois, la violence de ses paroles m'enlève mes moyens. Il me fait penser à mon cousin, et d'un seul coup, je sais comment négocier avec Madame Germaine. Il me faut bien deux minutes pour



le calmer et lui expliquer qu'il n'y a pas d'autre endroit et que de toute manière, il n'a pas le choix. Quand je réussis enfin à obtenir un silence, je lui explique comment se déroulera la suite :

- Désormais tu t'appelles Maurice, tu es mon cousin. Tu viens d'Hennebont, ta mère est morte au cours d'un bombardement, ça t'a chamboulé la tête et tu parles plus beaucoup, d'accord ? Et pour Madame Germaine, la patronne, tu me laisses faire, elle te posera pas trop de questions.

Il acquiesce et s'installe sur le lit. Je récupère sa combinaison pour aller la brûler, comme il l'a exigé. C'est vrai que si jamais les allemands tombent dessus, ça irait très mal pour nous. Je finis de disperser les cendres quand Madame Germaine rentre des courses. Je suis un peu gênée et elle le voit bien, alors je lui explique tout de go la situation que j'ai inventée. Elle est tout d'abord contre et menace d'aller réveiller directement James, mais si celui-ci sort son pistolet, toute l'histoire sera éventée et Madame Germaine me mettra sûrement à la rue. Je m'interpose encore une fois et joue ma dernière carte.

- Vous vous rappelez quand je suis allé porter cette lettre, que j'ai rien demandé de ce que ça disait et qu'après vous m'avez dit que je pourrais vous demander n'importe quelle service ? Hé bien je vous demande ce service Madame Germaine, laissez Maurice rester ici juste quelques jours, s'il vous plaît !

Mes mains sont jointes comme à la prière, et j'arrive presque à faire mouiller mes yeux comme les comédiennes. Je vois bien qu'elle hésite, qu'elle pèse le pour et le contre. Il faut dire que cette lettre avait l'air vraiment importante pour elle. Et la Simone Morel à qui elle s'adressait habitait dans une très jolie maison. Morel, comme le commissaire qui était venu au bordel, en octobre dernier, et qui avait fait aussitôt demi-tour après avoir vu madame Germaine.

Finalement, madame Germaine acquiesce et je lui prends les mains dans les miennes en la remerciant du fond du cœur. Elle n'en a pas l'air et fait tout pour qu'on ne s'en doute pas, mais madame Germaine a un bon fond. Elle râle tout le temps et nous engueule si on a mal fait quelque chose, ce qui arrive tout le temps, mais elle nous héberge et nous nourrit, en plus de nous payer correctement. Je sais que ça se passe pas comme ça dans tous les bordels.

Avec Mathilde, on forme une bonne équipe. Plus qu'une collègue, c'est une véritable amie pour moi. On a beau avoir le même âge, elle a une certaine maturité, une gravité qu'on ne voit pas tous les jours. Moi les clients je les aguiche, elle elle les hypnotise. Parfois, quand elle regarde les Allemands, elle a le regard dur, sa mâchoire se crispe et ses poings qui se serrent. Pourtant elle ne refuse jamais quand un Boche vient la voir, et elle ne fait pas le boulot à la va-vite Non, elle leur accorde la même soin qu'aux autres clients, les mêmes faux-semblants, les mêmes petites attentions qui vont les faire se sentir bien. Car il ne faut pas se le cacher non plus, les temps sont durs et chaque client est une bouchée de pain au prochain repas. Enfin, quand il y a du pain.



Dimanche 30 novembre 1941

Tout s'est bien déroulé hier soir, James a parfaitement joué son rôle. Tout le monde a bien vu qu'il n'était pas à l'aise et personne ne lui a posé de questions. Bien sûr, Madame Germaine l'a fait de suite participer aux tâches de la maison et c'est vrai que quelque fois c'est agréable de regarder quelqu'un d'autre les faire. Il n'a même pas rechigné quand elle lui a dit d'aller faire la vaisselle, je pense même qu'il était plutôt soulagé. D'après le docteur son pansement a besoin d'être changé au moins une fois par jour, et il a besoin de moi pour que ce soit bien fait. Nous étions au cabinet et je rangeais le bandage quand il m'a attrapé le bras. Pas méchamment mais d'une main ferme, intransigeante. Il a retourné ma main et y a mis un billet. J'ai regardé stupidement le chiffre, incapable d'appréhender la somme inscrite. Mille francs !

- Et ça, c'est juste pour m'avoir caché. Si tu es prête à me dire où je peux obtenir de faux papiers, il y en aura d'autres. Je suis abasourdie, et sa promesse me fait immédiatement imaginer mon départ possible des *Délices*, pour enfin m'occuper correctement de ma grand mère. Mais où trouver des papiers ? Pour un anglais en fuite en plus !

- Je sais. Fernand, le mari de ma sœur, il travaille dans ... enfin il pourra peut-être t'aider, mais ce sera sûrement cher. Il a le regard perdu dans le vide, puis acquiesce avec l'air de celui qui sait ne pas avoir le choix. Heureusement que j'ai tenu ma langue à temps. S'il savait que Fernand travaille dans la police, il aurait sûrement refusé et m'aurait encore menacé. Comme si j'avais eu besoin de cette pression supplémentaire pour aller voir mon beau-frère. Il faut dire que les rapports entre lui et moi sont quasiment inexistantes. Je n'ai d'habitude droit qu'à son ignorance silencieuse, ce qui me convient très bien, parce que ça me change des insultes, et que Marie, même si elle désapprouve ce que je fais, m'aime.

Sur le chemin vers chez elle je repense à nous deux et nos relations. Elle n'a jamais compris à quel point j'étais perdue à la mort de nos parents. Elle n'a pas su être là pour moi. Certains garçons oui. Puis d'autres. Puis tout s'est enchaîné très vite. Après les garçons, les hommes, et les petits cadeaux, les billets. C'était comme vivre un rêve. Je n'avais pas besoin de penser à demain, tout ce qu'il fallait que je fasse c'était sourire et être heureuse avec celui qui s'occupait de moi. Puis un jour l'un d'entre eux m'a présenté à Germaine, et j'ai découvert un autre monde, celui des *Délices de L'Orient*. Voilà. Pas d'histoire sombre, d'homme qui m'a battu et laissé pour morte dans le caniveau. Non, juste une banale histoire de fille perdue dans ses rêves. Je ne savais rien faire de mes mains, j'ai appris à utiliser mon corps. J'ai découvert que ce que je croyais faire par dépit était un vrai métier, avec des codes, des tarifs et des obligations des fois. Madame Germaine est une patronne sévère mais juste. Quand j'ai un problème, j'en parle à Mathilde. Nous sommes un peu comme des cousines. Bien sûr, à leurs yeux je ne dois être qu'une fille un peu stupide et rêveuse. Et c'est vrai qu'à part mes rêves je n'ai pas grand chose à quoi me raccrocher.

Je suis encore perdue dans mes pensées quand je frappe à la porte de la maison de Marie et Fernand. Nous sommes dimanche matin, Marie doit être à l'église, mais Fernand n'est pas croyant et



il ne l'accompagne jamais, je suis donc sûre de tomber uniquement sur lui et de ne pas inquiéter ma sœur avec mes affaires frauduleuses. Je frappe encore quand Fernand m'ouvre enfin. Immédiatement je sais que quelque chose de grave est arrivé. Lui qui ne boit jamais est ivre en pleine journée, le teint pâle, des grandes poches noires sous les yeux.

- Qu'est ce qui t'arrive ?

Avant même d'attendre une réponse de ma part, il me tourne le dos et repart à l'intérieur, laissant la porte ouverte. Je la referme en silence et sur le chemin de la cuisine, je constate le désordre dans la maison, la saleté apparente, autant de preuves de l'absence de ma sœur. Se pourrait-il qu'ils se soient disputés ? Qu'elle soit partie ? Les mots ont du mal à sortir de ma gorge, et je n'ose pas vraiment aborder le sujet, alors je reste sur mon premier sujet de visite.

- Voilà, je ... j'ai besoin d'une carte d'identité et tu es la seule personne que je connaisse qui pourrait, enfin qui saurait où je pourrais trouver ...

- Quoi ? Tu viens me voir pour ça ? Est-ce que tu sais où est Marie en ce moment ? Est-ce que tu le sais ?

Ses derniers mots sont hurlés avec une rage que je n'ai jamais vu chez lui. Par fureur il jette sa bouteille contre le mur le plus proche et continue de crier. Au début il s'agit surtout d'insultes. D'abord contre moi, il me dit des choses ignobles, des choses qu'il rêvait peut être de me dire depuis des années. Même si ça ne reste que les mêmes insultes que j'entends depuis que j'ai commencé à faire la fille de joie, la haine et le mépris dans sa voix me font pleurer. Il semble s'en rendre compte, et son ton diminue. Mais pas sa rage. Toujours debout, toujours en face de moi, il m'explique que Marie a été suspectée d'appartenir au Parti Communiste, et a été internée dans un camp. Ces camps ne sont que des réservoirs d'otages pour les Allemands en cas "d'actes terroristes". Si un sabotage, si un assassinat de soldat allemand a lieu dans les prochains jours, Marie risque d'être exécutée.

Je me sens lasse et désespérée. D'un seul coup, je suis confronté de plein fouet à la guerre et ses conséquences. Quand bien même je couchais avec " l'ennemi ", je pensais que ça ne me touchait que de loin, que ça ne regardait que les Anglais et les Allemands et que nous les Français, nous avions juste le malheur d'être au milieu. J'ai toujours cru que j'arriverais de manière ou d'une autre à réchapper à tout ça du moment que je survivais aux bombes. Mais non. Je me trompais. Et demain, ma sœur mourra peut-être. Fernand ne dit plus rien, se rassied et vide son verre.

- J'ai besoin de vingt mille francs pour faire libérer Marie.

Je repense aussitôt au billet que James m'a tendu. Dieu sait comment cet Anglais a réussi à avoir autant d'argent, mais si quelqu'un peut en avoir, c'est lui.

- Je peux peut être ... la personne qui me demande ces papiers, elle les a peut être.

- Qui ?

Je commence ma phrase mais me ravise. Si Fernand apprend que c'est un Anglais, il risque de le dénoncer. Il reste flic malgré tout... Et



s'il le dénonce, ça risque de causer des problèmes à Madame Germaine. Et Mathilde. Et moi. Et la peine pour avoir cachée un aviateur ennemi, c'est la mort.

Je réalise tout cela dans un frisson. En recueillant cet anglais, j'ai joué avec les vies de toutes les personnes qui me sont chères. Je ne peux pas lui dire la vérité.

- Je ne peux pas te dire son nom, mais je suis sûr qu'il payera.

Fernand me regarde d'un air soupçonneux, mais finit par hausser les épaules.

- Très bien, il me faudra une photo de lui, une photo d'identité.

Sur le chemin du retour, les questions se bousculent dans ma tête. 20 000 francs ! Et si l'anglais n'avait pas assez sur lui ? Où est ce que je pourrais trouver autant d'argent ? La réponse me saute aux yeux : la caisse des *Délices*. Est-ce que je tomberais aussi bas ? Voler Madame Germaine, celle qui m'a recueillie ? Celle qui m'a tout appris ? Peut-être que si je lui demandais, elle comprendrait ?

Mais elle est radine comme pas deux. Pour me faire prêter cent francs, il faut déjà que je l'apitoie pendant des heures, alors vingt mille... Je n'arrive plus vraiment à penser, et mon attention est soudainement captée par mon reflet dans une vitre. Mon maquillage a coulé, mes cheveux sont en désordre, je ne ressemble à rien. Tout en remédiant à cela, je décide de tout cacher pour le moment. Trop de choses s'emmêlent, trop de personnes sont impliquées. Si Mathilde ou Madame Germaine remarquent quoique ce soit, je pourrais toujours mentir à propos de mon cousin, mais il vaut mieux qu'elles ignorent le reste le plus longtemps possible. Ce n'est pas seulement la vie de ma sœur qui est en jeu, mais aussi une grosse somme d'argent. De quoi faire délier des langues.

*Lorient, mardi 2 décembre 1941*

Une journée sans histoires aux *Délices de l'Orient*. Le matin, on ne bosse pas : le bar est ouvert, mais nous, on y officie qu'en fin d'après-midi. Madame Germaine dit qu'on est pas dans une maison d'abattage mais dans un établissement de qualité, et que la qualité se juge pas au nombre de passes.

En attendant, on va faire les courses, avec des tickets bien sûr. Les rations sont maigres, et il est fréquent d'attendre plus d'une heure devant la boutique du boulanger ou l'épicier. Les dégâts du bombardement sont encore visibles : quelques ruines dans les rues, une école et quelques maisons ont été touchées et une quarantaine de civils sont morts.

Les véhicules civils sont devenus rarissimes, par contre il y a de plus en plus de camions allemands. La base sous-marine qu'ils construisent mobilisent du monde, y compris beaucoup d'ouvriers français.

Je prends mon déjeuner avec Mathilde et James, qu'on appelle Momo. Pour tout le monde,

Au menu, quelques tartines de pain, des topinambours, des carottes à l'eau, quelques grammes de beurre. Pour agrémenter le tout, nous avons une boîte de sardines. Les *Délices* sont ravitaillées par André, un jeune ouvrier de la sardinerie voisine, qui arrive à nous vendre en douce quelques boîtes. Madame Germaine veut qu'on mange à notre faim, et de temps à autres elle nous met de côté quelques œufs, un poulet ou un saucisson. Par rapport au reste de la population, on est privilégiés.



« Momo », il est pas causant, mais il joue très bien le simplet attendrissant. Il n'y a que moi qui le connaît réellement et qui sait que ce type est terrifiant.

On se prépare pour la soirée, avec Mathilde. On s'habille, on s'apprête, on se coiffe. On plaisante entre nous sur les clients de la soirée, leurs petites particularités, c'est notre moment entre nous, notre soupape. Ces derniers temps, la clientèle est morose côté français. Côté allemand, les bordels militaires sont de plus en plus nombreux et encadrés, mais il y en a toujours qui préfèrent aller tenter l'exotisme et qu'on retrouve aux *Délices*. On dépasse rarement les trois ou quatre clients par soirée.

Immanquablement, madame Germaine vient nous pousser une soufflante. « Pas la peine de passer trois heures à se pomponner, mesdemoiselles, c'est pas Versailles ici ! » Mais qu'on se pointe au comptoir avec un chignon défait ou une combinaison qui dépasse, et on l'entendra ! Elle est comme ça, madame Germaine : un bloc, un monolithe. Toujours un reproche au bec, jamais un mot aimable, l'avarice incarnée. En vrai, bien caché au fond de son apparence revêche, un cœur de mère-poule. Y'a pas beaucoup de maquereelles qui traitent leurs filles comme elle. Dans sa jeunesse, elle n'a pas été que putain, on sent que c'est une dame qui a vécu. Mais elle n'en parle jamais.

Quand on revient dans la salle principale, maquillées, pimpantes, avec nos fume-cigarettes, nos bas et nos robes satinées, nous sommes devenues Mathy et Jenny. Nos premiers clients sont déjà là. Pour moi, deux Allemands, habitués. Wolfgang, un jeune officier sous-marinier avec qui les rapports sont particulièrement agréables. Le second, c'est « Herr Professor », même s'il veut qu'on l'appelle Otto. Une tête de bon père de famille, les cheveux grisonnants un peu bedonnant, toujours en civil. Du peu que j'en sais, il est sur Lorient pour surveiller les travaux de la base sous-marine de Kéroman. Mathy, elle, elle a un marin pêcheur et d'un notaire.

Avec Wolfgang je fais durer, le Professor lui est rapide à venir, et comme d'habitude il s'endort après pour une courte sieste. Je retourne prendre des verres au bar, mais il n'y a plus grand monde à appâter : quelques gars du coin qui sirotent du cidre, et n'ont pas les moyens de se payer plus. Je discute un peu avec eux, pour la forme. Vers 20 heures, madame Germaine baille ostensiblement, les derniers clients se hâtent de rentrer avant le couvre-feu. Avant guerre, on fermait bien plus tard.

On range, on nettoie, on fait les comptes de la journée. C'est presque une journée normale. Il y a juste un aviateur anglais blessé qui se cache aux *Délices*, ma sœur qui est otage des Allemands, à la merci du premier attentat et vingt mille francs à trouver qui peuvent arranger tout ça...

*Mercredi 3 décembre 1941*

- Tu as bien compris ?

J'acquiesce avec de grands yeux, terrorisée par la menace que vient de brandir James. Satisfait, il s'en retourne aux tâches quotidiennes que lui confie Madame Germaine. J'ai envie de pleurer. Mais qu'est ce qui m'a pris de le cacher ici ? Depuis que je suis allé revoir Fernand pour lui donner la photo de James, celui-ci n'arrête pas de me demander des nouvelles. Aujourd'hui il vient de me menacer de tout balancer aux Allemands s'il est pris, arguant que lui ne risque que la prison, tandis que nous, nous serons fusillées.



Ce type m'est aussi odieux que les Allemands. Du moins, ceux qui fusillent des Français, je sais bien que tous les allemands ne sont pas aussi cruels qu'on le dit. Ce sont juste des hommes, avec leurs défauts. Certains ont bien des qualités, comme Wolfgang, notre habitué. Celui-ci est toujours gentil, au bar comme au lit, et certainement plus tendre au lit qu'au bar. Il a toujours un regard pétillant et un petit sourire pour moi. En plus de petits cadeaux des fois, comme le rouge à lèvres que j'ai mis ce matin. Ah si seulement tous les hommes pouvaient être comme ça...

*Vendredi 5 décembre 1941*

- 25 000 francs.

Ma réponse ne semble pas plaire à l'anglais. Je le vois qui inspire un bon coup, je vais avoir droit à une nouvelle volée d'insultes. Mais Mathilde entre dans la pièce à ce moment là. Son arrivée me sauve et je l'accompagne préparer les chambres, laissant l'aviateur à ses décisions. Je ne suis pas fière de moi. Je n'ai toujours rien dit, ni rien demandé à Madame Germaine, je n'ose pas. Alors j'ai joué le bluff en augmentant la somme pour les papiers. C'est risqué, mais s'il paye, Marie sera sauve, et je pourrai rester à la ferme avec Mamik.

J'accueille les premiers clients avec un grand sourire. Pour l'instant, il s'agit surtout des ouvriers, il faut attendre un peu plus avant que Wolfgang et le Professor n'arrivent. D'habitude le Professor est mon régulier, mais ce midi, Mathilde m'a demandé que je lui laisse. Il le fait rire, a-t-elle dit. C'est étonnant, mais enfin, si elle veut prendre ce vieux petit gros...

Je la laisse emmener le Professor pour rester - sans déplaisir, je dois dire - en compagnie de Wolfgang. C'est un des rares qui aime prendre son temps avant de faire l'amour avec moi. Il m'effeuille longuement, couvre ma peau de baisers et de morsures, me caresse longuement quand je suis nue devant lui. J'aime regarder ses yeux parcourir mon corps, sentir les cals de ses mains sur mes côtes et son odeur de sueur et de savon. Quand il me prend, c'est avec passion, et je dois dire que c'est bien l'un des rares avec qui j'adore faire ça ! Mais toutes les bonnes choses ont une fin, et comme d'habitude, je dois mettre fin à notre entrevue. Je le laisse repartir seul pour préparer les chambres pour le prochain client.

Au bar, c'est mon Anglais - pardon, maintenant c'est Momo - qui m'attend. D'un murmure il m'indique que sa blessure s'est rouverte. Je vais avec lui dans la salle de bains pour arranger ça. Sa blessure est moche et le tissu s'est incrustée dans la peau. Malgré toutes mes précautions, des gémissements de douleur lui échappent. Curieusement, je ne me sens pas vraiment coupable. Le savoir, pour une fois, à ma merci quand je dois lui changer son pansement me calme quelque peu. Vivement qu'il dégage ! Quand j'en ai enfin fini avec lui, il retourne au travail sans attendre et une fois de plus, je reste pour nettoyer derrière lui. En passant, j'entends Mathilde qui rassure un client, et d'après les phrases qu'elle lui sort, il doit s'agir d'un bande-mou, peut-être un puceau. Dans la salle principale, pratiquement personne, quelques habitués qui viennent pour l'ambiance et un dernier verre, quelques fois acheter les cigarettes que Madame Germaine vend en contrebande.



Je regarde l'heure. Sept heures du soir. Fernand ne devrait plus tarder, il m'a dit qu'il passerait aujourd'hui. Si tout va bien, il aura les papiers. Si tout va bien, l'anglais paiera sans faire d'histoires. Si tout va bien, Marie sera libérée et personne ne mourra. Si tout va bien...